

ELSA CADIER

DES TROUS DANS LES  
CHAUSSETTES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

ANNE-LAURENCE CADIER	JULIA MONGAY
CHRISTIANE MONGAY	KARINE GUERIN
CHRISTOPHE VARENNES	LAURENT MARGALEJO
COLETTE ERTRAND GRÉGOIRE	MARTINE BÉAL CADIER
COLETTE MONGAY	MICHEL MAXIMOFF
EMMANUEL CADIER	NATHALIE DJALAYER
ÉVELYNE ESPARRE	PATRICE LAMPE
FLORENCE LAMARRE	PATRICK PINTO
HERVE LEMAIRE	SÉBASTIEN BONNET
JEAN-PIERRE MONGAY	SÉBASTIEN CADIER
JEAN-PIERRE ROUX	STÉPHANIE AILLET
JEAN-YVES PETIT	VÉRONIQUE FERRAN
J-F CADIER	

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-37916-360-9

Dépôt légal : juin 2020

*À ma fille Mila,*



## Préambule

*Je suis morte le jour de ma conception, j'en suis convaincue. De l'avoir compris ? Ça ne me soulage même pas. C'est plutôt effrayant. La vraie question est : comment fait-on pour vivre avec ce sentiment absolu, non avoué qui plus est, que notre place sur terre n'est pas méritée ? Au fil du temps, j'ai même découvert que je n'étais pas la seule dans ce cas. Des milliers, des centaines de milliers dans le monde, des enfants abandonnés, tués, maltraités. Il y a peu, j'ai accepté ma légitimité, mais bon sang de bon sang, ça en a pris un temps ! Je l'ai gagnée cette place, au prix de sacrifices concédés sur l'autel du temps qui passe trop vite, au détriment de mes ambitions propres. Je l'ai perdu ce temps, à chercher cet amour maternel vain. Ah oui, j'entends des voix s'élever en soupirant : « mais non, une mère aime toujours son enfant, à sa façon. Elle fait ce qu'elle peut avec les moyens qu'elle a, etc. ». Chacun est libre de penser ce qu'il veut, mais personne ne m'ôtera de l'esprit qu'une mère qui ne veut pas être mère peut ne pas l'être. Est-ce à dire qu'on le devient ?*



## Premiers souvenirs

*D'abord l'obscurité. Des bruits sourds. Puis des battements. De cœur... J'ouvris les yeux sans y voir, portée par une sensation de flottement. Je ne savais même pas où était le haut du bas. En haut, en bas, quelle importance. Mon corps se trouvait sans repère. Mes oreilles distinguaient un doux, feutré et sourd mélange de liquides. Blop, blop. Si seulement je pouvais me laisser porter et rester là. Sans respirer ou tout recommencer. C'est alors que je l'ai vue remonter, arriver de loin avec ses grands sabots, telle une perverse. L'image, celle de ma gestation. Je venais de me l'imaginer et j'en avais déduit que j'avais dû mourir dans le ventre de ma mère à l'orée de ma naissance.*

Cette expérience sous-marine, je l'ai souvent tentée. Rester la tête sous l'eau et retenir mon souffle jusqu'à ne plus pouvoir. Dans une baignoire, dans une piscine, mais surtout dans la mer. J'ai compris bien plus tard ce que je recherchais désespérément. Le souvenir... À chaque fois, je suis remontée à la surface en quête d'un nouveau souffle. Les sensations, le pourquoi, l'intérieur, l'introspection, l'expérience prénatale et cette odeur de mort qui ne m'a jamais quittée. J'étais tout simplement morte dans le ventre de ma mère. J'ai alors su comme ça, soudainement, dans une réalité insoutenable qu'elle ne voulait pas que je vive. Des années que je me coltinai cette invraisemblable vérité comme un boulet et je compris en deux secondes pourquoi, il m'était impossible de construire ma vie. Il m'en aura fallu du temps pour comprendre. Comprendre cette urgence qui m'habitait, cet instinct de survie aiguisé au plus pointu, en quête de moments heureux qui donneraient « enfin » un sens à une existence non voulue.

Dans mes plus profondes introspections, j'avais souvent imaginé mon séjour dans ce ventre, en tentant de ranimer des sensations que je croyais perdues.

Mais un jour de révélation, le message reçu fut limpide et me laissa un temps dans la confusion. C'était donc ça. Déjà, dans le ventre de ma mère, je n'étais pas la bienvenue dans ce qui aurait dû être un cocon de bien-être et de construction. Une alien dans le ventre maternel, dans la matrice, celle qui nous fait, forme, transforme, assemble nos molécules, notre ADN, forge notre avenir et nous aime avec un peu de chance.

Les bons souvenirs s'évaporent plus rapidement que les mauvais,

faut-il croire. Ceux-là, les mauvais, serpentent à travers mes pensées, distillant çà et là dans un venin d'arsenic, quelques poussières de rancœur, quelques larmes d'amertume, mais jamais de regret. Peut-on jamais pleurer sur des actes qu'on a subis enfant... A-t-on droit au regret lorsqu'on n'est pas encore maître de sa vie ?

Ce matin de février 1973, le ciel était gris. Les nuages s'accrochaient aux branches des chênes du parc et la maladie me contraignait à l'alitement. La grippe sans doute. Je ne m'en souviens plus du haut de mes trois ans. Pas d'école pour moi ce jour-là. On m'avait préparé un lit à l'infirmerie et je passais la journée à dormir. Lorsqu'on me réveilla, je la vis. Immense, différente des autres femmes que je côtoyais, les cheveux noirs et le regard triste, apprêtée pour l'occasion. Elle était belle. Ma mère, penchée au-dessus de moi était venue nous rendre visite. Pour une fois ! Et moi ? J'étais malade ! Petite chose sans défense encore plus vulnérable. Peut-être que si j'avais été valide, je lui aurais crié de nous emmener loin de cette maison pleine d'inconnus. Combien de temps je m'en suis voulu... Longtemps. La maladie s'était emparée de mon corps à un moment important. Plus tard, lorsqu'elle était revenue, la maladie, à des moments charnières de ma vie, des entretiens, des séparations, je compris pourquoi la culpabilité me rongait.

Mais mon premier souvenir n'est pas celui de la visite de ma mère dans cette maison d'accueil pour enfants cas sociaux gérée par la DDASS, aujourd'hui appelée Aide Sociale à l'Enfance. Mon premier souvenir, celui qui a marqué ma mémoire pour toujours, colporte en moi une consonance négative, tant il est fort et indélébile.

Saint-Jean-Le-Blanc à côté d'Orléans dans le Loiret. Un début de mois de septembre de l'année 1972. Dans mon souvenir, Alex et moi étions plantés derrière une porte d'entrée, une porte vitrée mais décorée de fer forgé et de barreaux. Une dame que je ne connaissais pas se tenait à côté de nous. En face, de l'autre côté de la route, se trouvaient des gens que nous connaissions bien. Ils restaient là, hésitants, à côté d'une 4L de couleur kaki, celle avec laquelle nous étions arrivés devant cette grande maison blanche et fade. Ces gens familiers, c'était ma grand-mère mais surtout, il y avait mon père. Les cheveux mi-longs, jean et tee-shirt. La barbe aussi. Je le regardais sans comprendre. Je pleurais et pensais : « Il ne va pas nous laisser là ?! Il va venir très vite nous chercher. Ça n'est pas possible autrement. Il nous aime, lui. Il nous aime... »

Peut-être y avait-il aussi ma tante Manne.

« Pourquoi je suis derrière cette porte, dans cet endroit hostile et inconnu, de l'autre côté, à l'opposé des gens que je connais, des personnes de ma famille ? Papa ? Tu t'en vas ? Tu nous laisses là ? Mais pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait de mal ? Tu ne m'aimes pas ? »

Alex me prit la main et m'entraîna derrière cette dame qui nous fit visiter les lieux. Ça ressemblait à une colonie de vacances, bien que je n'aie à cette époque aucune notion de ce que c'était.

L'image est figée, douloureuse, insupportable, dévastatrice. Je suis



morte un peu ce jour-là, à cet endroit, abandonnée à la DDASS, à l'âge de deux ans et demi.

Mon papa. Celui qui était là dès mes premiers instants, m'avait laissée entre les mains d'inconnus. Il m'avait lâché la main. Pendant longtemps, ma mémoire a effacé les souvenirs de ces années de ma petite enfance. Mais vers l'âge de dix-sept ans, alors que je tentais de retracer mon parcours chaotique, seule dans ma chambre de lycéenne, ils sont revenus. Cette période restait floue. Alors j'ai parlé, questionné mes tantes, reconstitué le puzzle. Au fur et à mesure de mon investigation, un homme revenait sans cesse au centre des conversations. Un homme décisionnaire du cours de ma vie. Du moins je l'ai cru pendant des années. Cet homme-là était mon grand-père. Père de mon père, patriarche déchu, dépassé par la révolution culturelle de mai 68. Dépassé par les événements. Croyant bien faire et j'en passe. Longtemps j'ai cru que mon grand-père était le seul responsable de ce placement à la DDASS, qu'il avait soudoyé l'administration pour signer les papiers à la place de mon père (dixit ma mère qui a toujours pensé à tort qu'il possédait un quelconque pouvoir politique). Pourtant, c'est mon père qui a bel et bien signé. Ce geste d'abandon déterminant pour le reste de ma vie. Pour mon frère aussi, mais il m'est impossible de parler en son nom. Il était là. Avec moi et c'était important. On avait beau se chamailler sans cesse, il demeurait essentiel qu'on se serre les coudes, qu'on soit solidaires dans l'adversité. C'était instinctif. Une question de survie. Papa s'est bien gardé pendant tout ce temps de nous révéler la vérité. Il s'en accommodait. Par lâcheté peut-être. Incapable d'assumer le « geste », d'endosser la responsabilité de l'abandon de ses enfants. Si je lui en veux ? Plus maintenant, mais il m'a laissé croire pendant longtemps que son père était le seul responsable, oui. C'est moche. Le reste... C'était fait. J'en ai tiré une force.

C'est lourd, certes, et aucune excuse n'est acceptable pas même les « erreurs de jeunesse » qui ont bon dos. L'erreur, c'était moi. Ça a toujours été moi. Bien là. Présente. Bien vivante. L'erreur pleurait lorsqu'elle avait faim. L'erreur regardait autour d'elle assoiffée de curiosité. L'erreur avait aussi peur de cette main qui se levait au-dessus de son visage et s'abattait sur sa joue parce qu'elle refusait d'ingurgiter une fois de trop la cuillère de bouillie, gavée comme une oie. L'ersatz se développa malgré elle plus rapidement que les autres peut-être dans un sursaut de survie, dans l'urgence de s'extraire au plus vite de la matrice maléfique.



## De la ville à la campagne

*Je fus expulsée loin de ce ventre qui devait être pour moi protecteur avant le grand show de la vie et je naquis avec honneur, en colère, un doigt d'honneur dirigé en direction de la matrice. Un pied de nez à la lettre, habitée par une rage de vivre dès les premiers instants, doublée d'une urgence de survie hors du commun. C'est ça, le cadeau de ma bonne fée : « démerde-toi. Dehors c'est la jungle. Tu marches ou tu crèves ». Fort heureusement, la mère a eu la bonne idée – involontaire – de me laisser tous mes membres entiers et mon cerveau en état de fonctionner, bien qu'il soit parfois un peu lent. C'est quand même plus pratique pour nager entre les requins, les piranhas et les prédateurs, à commencer par ma génitrice. Après tout, si on survit à sa mère, on survit à tout, non ?*

Nous sommes restés presque deux ans dans cet accueil familial. Après moult démarches, ma mère avait réussi à nous récupérer, soutenue par son père qui lui avait acheté un appartement à Paris dans le 3e arrondissement, rue du Verbois, pour qu'elle puisse nous accueillir. Un appartement miteux sans salle de bains, mais un toit. Une fois par semaine, nous prenions un bain dans une grande poubelle verte. Cette année-là, je fis mon entrée en Cours Préparatoire, tandis qu'Alex découvrait le Cours Élémentaire 1re année. J'avais cinq ans, un an d'avance, et nous étions livrés à nous-mêmes. Une habitude. Landry le Camerounais, Sasha le Yougoslave et Dorothee la petite Parisienne fille de bobos étaient nos amis. Nous avions tissé de nouveaux liens dans une autre jungle, citadine celle-là, mais toujours ensemble Alex et moi. Ma mère travaillait occasionnellement et vivait de petits boulots. Elle nous avait présenté son ami, Mao, un artiste peintre d'origine sino-vietnamienne. Avec Alex et moi, il était d'une extrême gentillesse, mais il se disputait sans cesse avec ma mère pour des raisons qui échappaient au raisonnement dû à notre jeune âge.

Un jour, sans prévenir quiconque, pas même notre père qui avait récupéré un droit de visite, notre mère décida de quitter Paris pendant la nuit avec nous et enceinte de notre future petite sœur Johanna. Nous avons dû partir un soir d'été par le train en direction du Gers. Un ami de notre mère, Paulo Cabezan, originaire de la région, nous avait trouvé une maison en location dans un hameau complètement isolé à trois kilomètres de Seyssan. C'est là que nous avons découvert la campagne profonde de Gascogne. Quel

contraste ! Nous étions passés de la vie parisienne au rustique de la campagne profonde du Gers en une seule journée. Nos repères en étaient encore une fois chamboulés. Niveau expérience, nous commençons à atteindre le summum. Et en plus, nous avons une petite sœur qui s'était pointée entre-temps ! Non seulement, notre mère s'y prenait très mal pour essayer de rattraper le temps perdu lorsque nous étions à la DDASS, mais là, elle n'avait plus de temps du tout à nous accorder. C'était le pompon. Le choc entre la ville et la campagne fut total. Alex et moi allions devenir de véritables caméléons. Nous sommes arrivés au début de l'été 1976, l'année de la sécheresse. Notre petite sœur Johanna venait de naître. Je ne lui portais que très peu d'intérêt du haut de mes six ans. Ce que je savais en revanche, c'est que nous ne voyions plus notre père. Notre mère avait mis quelques mois avant de lui communiquer notre nouvelle adresse. Je croyais qu'il nous avait encore une fois oubliés, alors qu'il nous avait cherchés.

La maison que nous louions était une ancienne ferme appartenant au petit château, habité par un vieil homme seul et austère. Monsieur de Genzac, Monsieur le Comte, brisait sa solitude lorsqu'il accueillait ses enfants et ses petits enfants pendant les vacances scolaires. Ses petites filles répondant aux prénoms princiers de Victorine et Élisabeth, aux robes à fleurs impeccables et à la coupe au carré bien droite, avaient la formelle interdiction de nous fréquenter Alex et moi, pouilleux et roturiers que nous étions. En attendant la rentrée scolaire en classe unique à l'école de Labarthe, le village auquel les enfants de Lamotte-Pouyloubtrin étaient rattachés, nous avons décidé, Alex et moi, d'explorer les alentours pour tuer le temps.

À un kilomètre de distance, se trouvait la ferme des Janin. Ils élevaient des chèvres. Encore un peu plus loin, la grande exploitation agricole des Bussan et ses trois bâtiments trônaient au milieu des champs. Eux possédaient des vaches, des cochons, des poules, des oies et surtout des jars qui se prenaient pour les chefs de la basse-cour et qui ne se doutaient pas qu'ils finiraient un jour dans la poêle de la grand-mère.

Trois générations cohabitaient chez les Bussan. Les parents Bussan, leurs trois enfants et la mère de Monsieur Bussan. Mémé Bussan, toujours vaillante du haut de ses 78 ans et encore propriétaire de la ferme, menait son petit monde à la baguette. C'est elle qui m'a fait un jour goûter à la sanquette, une sorte d'omelette à base de sang de volaille ou même de veau, agrémentée d'ail et de persil pour masquer le goût de fer prégnant.

— C'est bon pour la santé, m'avait-elle affirmé en faisant chanter les « r », devant ma moue écœurée.

Après qu'elle m'ait expliqué la recette, spécialité locale, j'avais dû ingurgiter une bouchée de cet infect plat sous les rires moqueurs de ma copine Marie-Jeanne Bussan qui connaissait à l'avance ma réaction. J'aurais pu mieux apprécier si le sang avait été celui de l'animal qui me torturait et me croquait les mollets à chaque fois que je rendais visite à mon amie, mon ennemi le jars ! Chez les Bussan, les trois chiens basset montaient tellement bien la garde, que dès qu'Alexandre et moi mettions un pied dans la cour de

la ferme, ils se jetaient sur nous en aboyant et en montrant les crocs comme s'ils ne nous avaient jamais vus. J'aimais les animaux, mais là, ils étaient ma hantise. Toute l'habileté consistait donc à prendre de l'élan, passer en courant le premier obstacle des chiens féroces, puis nous zigzagions entre les poules affolées et nous sautions quasiment par-dessus les jars qui, cous en avant, becs ouverts et ailes déployées en position d'attaque, étaient prêts à en découdre avec nos petits mollets bien dodus. Derrière eux, les oies hurlaient : « Dépêche-toi, tu vas te faire bouffer ! »

À la moindre relâche d'attention, nous étions foutus. Alexandre, plus rapide, s'en tirait toujours mieux que moi. Souvent, je me retrouvais coincée contre un mur, pétrifiée de peur, entre les chiens et les jars, espérant vainement que le vacarme, la cacophonie troublant la quiétude de la ferme, attirerait l'attention des humains propriétaires de ces détestables bestiaux.

Tous les enfants du hameau allaient dans la même école primaire qui faisait aussi office de mairie. Nous, les habitants de Lamotte, descendions des hauteurs tous les matins en minibus. Pas question de le manquer, sinon nous restions punis à la maison, vu que notre mère n'avait ni permis, ni voiture. C'était une classe unique, avec une seule maîtresse qui enseignait du CP au CM2. Son fils se trouvait en CE2 avec Alex. Moi, avec mon année d'avance, j'étais en CE1 à côté du gentil Cédric qui me laissait jeter un œil subrepticement sur ses copies lors des contrôles. Il faut dire qu'il était très bon élève et moi j'étais deuxième de la classe... de CE1. La seule fois sans doute où j'ai atteint le top 3 au cours de ma scolarité. C'était mon copain, mais j'étais secrètement amoureuse de Christophe. Au début, tout du moins. Jusqu'à ce que je découvre qu'il était un vrai tyran.

La propreté et Alex et moi, c'était toute une histoire. Non pas que nous ne voulions pas nous laver, mais nous avions visiblement pris l'habitude de ne prendre qu'une seule douche par semaine, surtout en hiver lorsque la salle de bains était un frigo sans chauffage. Généralement le mercredi, notre mère nous hurlait dessus pour tenter de nous inculquer un semblant d'hygiène de vie. Il faut croire que la méthode n'était pas efficace.

— Vous êtes des sales ! Vous me faites honte ! criait-elle.

Il est vrai qu'à six et sept ans, les enfants se lavent spontanément seuls...

La honte et l'humiliation, ce fut Alexandre qui les récolta à l'école de Labarthe. Un matin, la maîtresse Madame Cassagne, excédée de voir arriver quotidiennement mon frère avec des traces de crasse sur les bras et sur le visage, prit un gant de toilette et le lava devant toute la classe.

— J'en ai assez de faire la classe à un pouilleux, avait-elle lancé sans véritablement mesurer les conséquences dramatiques de son acte.

Je ne sais pas si tout le monde a ri, mais j'ai eu mal, très mal pour Alex. Par chance, j'étais passée au travers, mais je ne me lavais pas plus que mon frère. J'étais moins crasseuse. C'est tout. Depuis ce jour, j'ai toujours veillé à rester propre, du moins sur les parties visibles. Alex aussi, je pense. Rien ne pourra effacer le traumatisme qu'il a vécu. Bien des années plus tard, lorsque

je remarquais des traces marron sur le cou d'un de ses fils, nos regards s'étaient croisés et j'avais réalisé que cet épisode restait encore gravé dans sa mémoire, au point de ne pas en parler à ses enfants.

À Lamotte-Pouyloubtrin, nous étions livrés à nous-mêmes en pleine campagne et, à peu de chose près, assez tranquilles. Du moins les bons jours... J'évitais au maximum, les jours où il n'y avait pas école, de croiser ma mère en dehors des heures de repas et je consacrais la majorité de mon temps à explorer les alentours : champs, forêts, et parfois les lointains voisins. Comme Jeanne. La gentille et vieille Jeanne qui nous avait hébergés lorsque ma mère était partie accoucher à la maternité d'Auch. Je me postais en haut de la colline qui surplombait sa ferme et j'attendais qu'elle s'active, donnant du grain à ses poules, nettoyant des seaux, arrachant les mauvaises herbes de son potager... J'observais ainsi jusqu'à ce que le jour s'étire jusqu'au crépuscule. Tenaillée par la faim, je rentrais entre chien et loup, habitée par la peur de croiser la hyène qui, soi-disant, hurlait à la mort chaque nuit. Les arbres se pliaient alors au-dessus de moi comme pour m'indiquer le chemin du retour. Je me faisais ensuite houspiller, récoltant des « Mais où étais-tu ?! Je me faisais du souci ! Tu veux ma mort ou quoi ?! »

« Je n'ai pas vu le temps passer, maman », je répondais en prenant soin de ne pas trop m'approcher d'elle des fois qu'elle décide de me coller une claque.

La vie suivait son cours à Lamotte-Pouyloubtrin. L'hiver s'était installé dans la campagne profonde du Gers. Ma mère se plaignait d'être isolée et de ne pas pouvoir travailler. Lorsque nous étions en classe, elle passait ses journées avec Johanna, qui parlait encore bébé. Quand nous rentrions déposés par le bus de ramassage scolaire, elle éprouvait le besoin de se défouler par des cris le plus souvent, par des actes ponctuellement. C'était là notre quotidien lorsque nous n'avions aucune échappatoire, rattrapés par le froid extérieur et la tombée de la nuit avancée.

Au printemps, je revivais en fuyant dehors. Cette année-là, ma mère décida, je ne sais avec quel financement magique, d'acquérir un motoculteur pour planter un potager dans le champ derrière la maison. Son intention était de vendre les produits de son labeur sur le marché de Seyssan. Le fameux motoculteur, l'outil moderne, que dis-je, révolutionnaire, devait soi-disant modifier nos existences. Je dois reconnaître que labourer une partie du pré fut un calvaire pour ma mère. L'engin tombait souvent en panne, enrayé par des racines ou de cailloux soulevés dans le sol. Le résultat final fut quelques poireaux et carottes. Insuffisant pour en tirer un revenu convenable.

Au final, l'affaire demandait trop d'efforts et, malgré la bonne volonté de ma mère et les quelques légumes sortis péniblement de la terre, l'entreprise échoua piètrement aux portes de sa gloire. Le motoculteur fut vendu et ma mère acheta une mobylette à la place, une Peugeot 103. L'engin péta-radant devait l'emmener, elle, et Joanne emmaillotée dans son dos dans un porte-bébé à l'africaine, au village voisin une fois par semaine pour faire des ménages et ramener quelques courses. La « mère-courage » était née. Elle

ne manqua pas de nous le rappeler.

Un mercredi, alors qu'elle était partie avec Johanna en pétrolette, et à force de l'entendre se plaindre (je fais tout dans cette maison, je n'y arrive pas, j'ai besoin d'aide, etc.), j'entrepris de ranger, de passer le balai dans la pièce de vie et de faire la vaisselle pour lui faire plaisir. Ne la voyant pas arriver aux alentours de midi, je pris l'initiative de faire réchauffer un reste de soupe de la veille sur le poêle déjà allumé. Il mijoterait tranquillement. À son retour, je me tenais au milieu du séjour salle à manger, espérant qu'elle remarquerait mon travail. Comme remerciement, je n'eus droit qu'à un :

— Ah. C'est bien. Mais qu'est-ce que ça sent ? On dirait du cramé.

— J'ai juste fait réchauffer la soupe.

— Mais tu es folle ! Et si tu avais mis le feu à la maison !!

Une immense déception m'avait envahie à cet instant. Elle ne me faisait donc pas confiance ? L'envie de lui faire à nouveau plaisir s'évanouit aussitôt, tout comme mon altruisme qui fut tué dans l'œuf.